

A woman with dark hair tied back is lying on her stomach on a sandy beach. She is looking down at an open book resting on the sand in front of her. Her hands are clasped over the book. The background shows the ocean waves breaking on the shore under a bright sky.

Juste une balle perdue

JOSEPH
D'ANVERS

Rivages

Roman veut devenir boxeur. Il se rêve déjà professionnel lorsqu'il intègre une prestigieuse académie qui fera de lui un champion.

Un soir, il rencontre Ana, une jeune fille qui va changer sa vie.

Entre drogues, sexe, alcool, amour et délinquance, ces deux écorchés vont s'offrir une parenthèse enchantée. Mais tout tourne très vite au cauchemar. Comme s'il était impossible d'échapper à son destin.

Juste une balle perdue raconte cette saison entre paradis et enfer.

Ancien boxeur formé aux arts appliqués et au cinéma à la Fémis, Joseph d'Anvers est auteur-compositeur-interprète et musicien. *Juste une balle perdue* est son deuxième roman.

Joseph d'Anvers

Juste
une balle perdue

Rivages

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Collection dirigée par Émilie Colombani

Couverture : *Mathilde – Molitor*, 2014 © Gil Rigoulet

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2020

ISBN : 978-2-7436-4922-7

À Anita et Nino.

« Comment faire face à la vie si tout
ce qu'elle a à offrir, c'est la jeunesse ? »

STEVE TESICH
Price

1.

Elle s'appelait Ana et j'ai su dès le départ que ça allait merder.

Tout est allé très vite.

On avait débarqué à la fête vers minuit.

Mon pote Chab était très à l'aise, moi pas du tout. Il connaissait tout le monde, embrassait, complimentait, riait quand il fallait, interpellait les gens par leur prénom en promettant de les rappeler. Il dansait en marchant, il chantait en parlant, excellant dans l'art mondain et délicat d'arriver dans une soirée.

Moi, je me contentais de suivre, enchaînant les vodkas tièdes, adressant sourires et poignées de main à qui le voulait bien.

Une blonde, la quarantaine flamboyante, lui avait discrètement glissé quelques mots à l'oreille en posant une main sur son cul. Il avait hoché la tête puis s'était retourné vers moi en se touchant le nez et m'avait envoyé un clin d'œil.

La blonde l'avait emmené, disparaissant dans la faune surchauffée par les synthés vintage et les beats sauvages.

Je m'étais retrouvé seul, alors j'avais fait le tour de l'appartement, bu d'autres verres et je m'étais finalement assis sur le rebord de la fenêtre de la cuisine afin de respirer un peu de cet air frais et iodé que charriait la mer toute proche.

Juste à côté de moi, deux types discutaient en partageant un joint qui répandait dans la pièce une âcre fumée blanche. L'un d'eux m'avait tendu le cône. J'avais tiré une profonde latte et on avait commencé à causer.

Très vite, ils avaient évoqué un club qui venait d'ouvrir, juste en dehors de la ville. Ils appelaient ça *Le Squat*.

Un ancien hôpital investi par un collectif, en attendant sa destruction à la fin de l'été. Un lieu éphémère dédié à la fête. Ils ne tarissaient pas d'éloges et leurs yeux s'illuminaient à sa simple évocation.

Je n'en avais jamais entendu parler.

« T'as rien vécu si t'es jamais allé au *Squat* ! » m'avait lancé le plus grand des deux en jetant le mégot par la fenêtre.

Je n'avais pas su quoi répondre. Le gars avait souri.

« Si tu veux, on y va.

- Pourquoi pas. Quand ?
- Maintenant. »

Je l'avais regardé d'un air amusé.
Il m'avait tendu la main.

« Luigi. »

Je l'avais serrée, en insistant juste ce qu'il fallait pour marquer mon territoire.

« Roman. »

On avait pris sa caisse et roulé un bon moment.

Le plus petit avait allumé un nouveau joint, baissé les vitres et balancé un morceau de techno dégueulasse. J'étais calé à l'arrière, fatigué par l'entraînement de l'après-midi.

Ça avait cogné sec à la salle.

José nous imposait des entraînements de fous. Le championnat commençait dans moins d'un mois, alors, s'il avait pu, il nous aurait fait boxer jour et nuit. Mes épaules et mes poignets me faisaient un mal de chien. Mais c'était le prix à payer. C'était écrit partout sur les murs.

« *Avance, encaisse, esquive, progresse.* »

« *Bigger, better, stronger.* »

« *Les limites sont tes limites.* »

Des trucs un peu cons qui vous faisaient sourire quand vous les lisiez pour la première fois, mais qui vous prenaient aux tripes quand, après deux heures

de combats, de sac, de shadow et de corde, José vous gueulait dessus pour que vous accélériez encore.

« Ton adversaire, il s'entraîne deux fois plus que toi, et il en redemande, putain ! Vas-y, Roman, cogne ! Sec et rapide ! Plus vite ! Plus fort ! Allez ! »

« *No pain, no gain.* »

Alors j'en remettais une couche, je repartais de plus belle. Je ne voulais pas décevoir José. Je savais que ça faisait partie du chemin.

J'avais intégré l'académie de boxe en début d'année, surmontant avec brio toutes les épreuves pour y arriver : j'avais gagné les combats qu'il fallait, j'avais eu une conduite irréprochable au foyer, je n'avais séché aucun cours et j'avais même obtenu les meilleures notes de ma vie.

Le concours, ensuite, ça avait été du gâteau. J'avais expédié presque tous mes adversaires au tapis dès le premier round.

En finale, j'avais boxé contre un garçon à qui je rendais quinze bons centimètres. Un géant des pays de l'Est prêt à vous bouffer le foie si vous lui demandiez gentiment. Je n'en avais pas mené large lorsque je l'avais vu débarquer mais il était hors de question de baisser les bras. Pas après tout ça. Pas si proche du but.

Dès son premier crochet droit, j'avais cru que la terre tremblait. Mais ce n'était que ma tête. Je n'avais pas eu le temps de penser plus qu'il avançait déjà sur moi.

Il mesurait presque deux mètres avec des bras gros comme mes deux cuisses, un tatouage de serpent sur son crâne rasé, une incisive en or, des yeux qui trahissaient l'amour maternel qu'il n'avait jamais reçu et le froid qu'il faisait, l'hiver, dans son pays.

J'avais peu d'alternatives, alors j'avais esquivé au maximum ses coups de massue, je m'étais désaxé et je l'avais électrocuté d'un uppercut court et vicieux au menton.

La fin du premier round n'avait pas encore sonné.

Le gros avait mis dix bonnes minutes à récupérer. Ensuite, il était venu me prendre dans ses bras. Une accolade virile et bizarre à la fois. Dans ses yeux, je pouvais lire la soumission, le respect et la crainte. Je l'avais emporté, je l'avais allongé, j'avais l'ascendant sur lui. J'étais plus fort. On le savait tous les deux. Ça nous liait, ça faisait comme un pacte entre nous, un sentiment que seuls ceux qui se battent connaissent.

C'est aussi basique que ça, la boxe.

Tu gagnes ou tu perds.

Tu es le plus grand, tu tiens à distance avec ton gauche. Tu es le plus petit, tu essaies de rentrer sous la garde de ton adversaire.

Tu es trop confiant, c'est pas bon. Tu doutes trop, c'est pas bon non plus.

Tu t'entraînes dur, tu as une chance de victoire. Tu ne t'entraînes pas assez, tu as toutes les chances de perdre.

Mais au-delà de ça, il y a tout un univers psychologique propre à chaque combattant mais qui pourtant nous unit tous. Cette chose ancestrale, ancrée dans le cerveau reptilien. Ces histoires d'orgueil, de fierté, de croyances, de domination, de survie, de plaisir et de douleur. Un truc bien judéo-chrétien et animal à la fois. Une onde de vie primitive au plus profond de toi.

Un monde complexe et pourtant extrêmement binaire.

Le recruteur était venu me taper sur l'épaule et on avait échangé quelques mots.

Dans deux mois, j'étais bon pour intégrer l'académie.

J'avais réussi.

J'avais enfin gravi une marche vers mon objectif. J'avais ouvert la première porte.

Au début, c'était génial. On boxait, on se marrait, on dormait. Nos amis étaient nos adversaires, et ça créait une atmosphère spéciale et nouvelle pour moi.

On était tous à la même enseigne, on avait tous été choisis.

Ça faisait de nous des presque frères.

Je partageais ma chambre avec Souleymane, un Sénégalais. J'étais poids moyen. Il était poids lourd. On s'entraidait. Il évoquait souvent sa famille, là-bas,

au pays, le soir avant de s'endormir. Je ne lui parlais jamais de celle que je n'avais pas.

J'écoutais, ça lui allait. Et à moi aussi.

Je n'ai pas vu passer les premiers mois. Mais ensuite, au fil des entraînements, j'ai vite pris conscience de mes limites.

J'étais bon, mais sûrement pas assez pour passer pro un jour. Encore moins pour devenir un champion.

Tout le monde le pensait pourtant, José le premier. Il m'avait pris sous son aile. Peut-être parce que j'étais le plus jeune. Peut-être parce qu'il croyait vraiment en moi.

Le staff avait beau faire de son mieux, désormais j'avais ce sentiment tenace ancré en moi. Je donnais le change, je jouais le mec que rien n'arrêterait. Mais je savais que tout était fini avant même d'avoir débuté.

J'ai réussi à faire semblant quelque temps et puis, la motivation s'amenuisant, je me suis mis à penser de moins en moins à la boxe et de plus en plus au monde extérieur. C'est comme ça que j'ai commencé à faire le mur. Ce n'était pas très compliqué, personne ne nous surveillait vraiment.

Nous étions tous motivés et nous n'avions pas d'autre choix dans la vie que de réussir à l'académie. Et si on se faisait choper, on était renvoyés sur-le-champ. Pas de seconde chance. Ça calmait direct les ardeurs naissantes.

Ça avait été tellement difficile d'être sélectionnés qu'on ne voulait pas se tirer une balle dans le pied.

Encore une autre.

On n'était au fond qu'une bande de pauvres mecs sans avenir qui jetions nos derniers espoirs dans le sport le plus rude et le plus injuste qui soit.

C'est dire si on avait une vision claire et lucide de l'existence, et de la nôtre en premier lieu.

Alors personne n'enfreignait le règlement. Jamais. On se couchait à l'heure dite, sans un mot, cuits par notre journée et excités par celle qui arrivait. Pas besoin de garde-chiourme.

J'ai passé le portail pour la première fois un soir de juin. Il faisait doux. Les odeurs de pins et de cèdres qui bordaient le littoral étaient portées par le levant. La lune était pleine. Je me sentais incroyablement libre.

J'ai dévalé la colline et j'ai atterri dans le quartier du Carré Rouge, là où les âmes en quête d'aventure se retrouvaient, là où étudiants, paumés, hommes infidèles, putes et malfrats se tenaient la main en refaisant le monde à leur image.

Je n'avais pas souvenir que mon cœur ait autant battu depuis mes fugues du foyer. Il fallait en profiter un maximum. J'ai bu plus que de raison, j'ai pris tout ce qu'on me proposait, des joints, du speed, des trucs aux noms imprononçables, j'ai embrassé des filles, j'ai cogné un type, j'ai payé des tournées et j'ai aimé ça.

Alors j'ai recommencé.

Et forcément, je suis devenu moins bon à l'académie.

Plus je sortais, plus je me donnais à l'entraînement, plus j'avais envie de me reconforter le soir venu.

Alors je sortais.

Le lendemain, je suis à nouveau sang et eau pour éliminer, pour me punir de mes conneries.

Et le soir, je sortais.

Le jour suivant, je redoublais de férocité.

Le soir, je sortais.

Le lendemain, je mettais les bouchées doubles, mais j'avancçais deux fois moins vite.

Je me suis mis à perdre des combats faciles. Et c'est devenu compliqué.

Luigi roulait vite. Le boulevard qui longeait l'océan était désert à cette heure-là.

À l'arrière de la voiture, je sentais des alizés monter l'odeur des résineux.

Comme la première fois.

J'ai pris une profonde inspiration.

La techno me défonçait les oreilles. Luigi a gobé un ecsta et son pote est parti en impro sur l'instru. Une espèce de freestyle approximatif qui tenait surtout du primate en rut.

J'ai regardé la mer blanchie par la lune, et j'ai trouvé ça beau. Les bateaux amarrés scintillaient, les collines étaient constellées de points lumineux.

La vie s'était déposée là. Je l'effleurais du bout des doigts.

Le primate s'est retourné et m'a tendu une pilule.

Je l'ai fixé, incrédule.

Il a gueulé « M.D. ! ».

Je l'ai avalée.

Quand on est arrivés au *Squat*, j'étais défoncé.

Une foule impressionnante était massée devant l'imposant bâtiment. Un puissant remix d'un morceau *cold-wave* perçait l'épaisse muraille, laissant augurer un niveau sonore démentiel à l'intérieur. On a fendu la foule, doublant des dizaines de mécontents, excitant les haineux. Luigi leur était indifférent, tête haute et pas décidé.

Il a donné l'accolade au physio qui se tenait devant la porte, puis m'a désigné du pouce, par-dessus son épaule. L'homme m'a dévisagé, scruté de bas en haut, puis il a glissé un mot à Luigi, qui m'a fait signe de venir.

Il m'a serré la main en me disant des choses que je n'ai pas comprises à cause du bruit. J'ai fait O.K. de la tête. Il s'est marré. Luigi aussi. Alors moi aussi.

La file d'attente s'étirait sur plus de cinquante mètres et tous nous regardaient. L'envie et la jalousie étaient palpables.

Luigi a claqué des doigts. On est entrés.

On a emprunté un long corridor en béton éclairé par des néons bleus posés à même le sol. Le son était déjà assourdissant.

Au bout, un grand Noir en uniforme militaire se tenait immobile devant une large porte close, stoïque et dissuasif. Il était pieds nus et ça m'a étrangement paru naturel.

Luigi l'a salué d'une tape amicale dans le dos, les mots étant inutiles dans un tel vacarme.

Il nous a ouvert et on s'est jetés dans la fête.

Les plafonds étaient délabrés et des coursives bondées s'élevaient sur quatre étages, donnant à l'édifice des airs d'arène postmoderne.

Au sommet, niché sur une plateforme suspendue, le D.J. balançait un son puissant et hypnotique, tel Dieu abreuvant ses disciples de la bonne parole.

La M.D.M.A. finissait sa montée, je me sentais extrêmement bien. Je me suis mis à danser. Tout tournait et c'était bon. J'ai fermé les yeux.

Quand je les ai rouverts, une fille aux épaules tatouées, peau mate et regard clair, se tenait juste devant moi. Elle souriait et s'approchait dangereusement, chaloupant lentement jusqu'à ce que son ventre se colle au mien. Mon sang charriait la drogue à grande vitesse dans tout mon corps, mon cerveau fonctionnait sur pilote automatique, mes yeux se sont perdus dans les siens.

Elle a mis ses bras autour de mon cou.

Je me suis arrêté de bouger.

Elle m'a embrassé.

Luigi et son pote se sont foutus de moi à distance, à grand renfort de gestes salaces et équivoques. Je leur ai fait un doigt d'honneur qu'ils m'ont renvoyé aussitôt avant de se diriger vers le bar en rigolant.

On est restés comme ça un bon moment, immobiles sur la piste, à s'embrasser. Elle sentait bon et sa langue avait un goût de vodka fraise.

Elle ne portait visiblement rien sous sa robe et ça m'excitait terriblement.

J'ai effleuré son cou de mes lèvres, dans un mouvement tendre, presque délicat. Elle a éclaté de rire et

reculé d'un pas. Je n'ai pas compris pourquoi, mais je me suis senti con. Elle a pris ma main, un peu gênée elle aussi, et on est allés au bar.

Je lui ai payé un shot. Puis un autre.

Elle a essayé d'engager la conversation, mais on ne s'entendait pas. Alors elle a sorti un stick qu'on a fumé ensemble, accoudés au comptoir derrière lequel trois barmen assuraient le show en faisant virevolter les bouteilles.

Le premier portait une cravate jaune extra-large sur un ample costume beige 80's en tissu mou. Le deuxième était déguisé en Marilyn Monroe, malgré sa barbe et ses épais avant-bras tatoués. Le troisième n'était vêtu que d'un slip à l'effigie du drapeau américain et d'un Stetson.

Je me suis dit que, décidément, je commençais à vraiment aimer cet endroit.

La fille a commandé deux autres shots.

La plupart des gens étaient à moitié dénudés. Il flottait dans l'air des odeurs de pop-corn, de bois de santal, de parfums de femme et de sueur.

Soudain, des étages supérieurs, des dizaines de personnes ont vidé leurs verres sur les danseurs en contrebas. Ces derniers levèrent immédiatement les bras vers eux en hurlant de joie.

Ils en redemandaient.

Alors le châtement divin arriva et le déluge advint.

Tout le monde dans les coursives s'y est mis et il a plu de l'alcool. Littéralement.

La fille, dont j'ignorais toujours le nom, et moi avons ouvert la bouche, les mains au ciel, pendant que les liquides se déversaient sur nous. Sa robe lui collait au corps, épousant des formes voluptueuses. Je me suis alors rendu compte que de l'alcool jaillissait également du plafond, via de longs tuyaux courant sous la plateforme du DJ. Personne ne serait épargné.

Elle s'est approchée de moi comme un félin en chasse, souple et déterminée. Elle a saisi mon visage, puis l'a léché sensuellement avant d'ouvrir ma chemise et de descendre le long de mon torse, jusqu'à mon ventre. Il n'y avait plus de limites.

Le son est encore monté d'un cran.

On était trempés jusqu'aux os.

« T'attache pas, c'est qu'un jeu tout ça... »

Je n'étais pas certain d'avoir compris ce qu'elle m'avait dit. Je lui ai demandé de répéter mais elle a posé une pilule mauve sur sa langue et s'est penchée vers moi. Ses lèvres ont caressé les miennes avec une infinie lenteur avant de m'offrir le plus torride des baisers. La pluie d'alcool a cessé. Le bar a payé sa tournée.

Je n'étais pas sûr d'avoir avalé l'ecsta.

Quelques instants plus tard, j'étais fixé.

La fille m'a tiré par la main, fendant la foule pour sortir.

Je me laissais guider, incapable de lui résister, complètement défoncé.

On a pris différents couloirs, éclairés de néons jaunes, rouges ou bleus, d'autres plongés dans l'obscurité, avant de déboucher dans le cloître de l'ancien hôpital.

En son centre, des dizaines de jeunes fêtards étaient allongés sur une grande pelouse, les yeux braqués sur les étoiles.

Tout autour, les arcades accueillait des junkies en tout genre.

Ça sentait l'herbe coupée et fumée.

Il régnait là une atmosphère douce, une ambiance cool et paisible, presque silencieuse, qui contrastait avec la furie qu'on venait de quitter.

On s'est frayé un chemin entre les corps étendus et ivres, et la fille m'a signifié qu'on était arrivés.

Elle s'est assise en tailleur, au milieu d'un groupe. J'ai fait de même. Ma chemise était toujours ouverte et trempée, ma peau collait.

Trois garçons m'ont accueilli d'un geste de la main. Deux filles se sont présentées en lorgnant mes abdos. Une troisième a déposé une bise sur ma joue. Un mec m'a salué de loin.

C'est à ce moment-là que je l'ai vue.

C'est à ce moment-là que j'ai su que tout allait changer.

Elle se tenait un peu à l'écart, le regard vaguement lointain.

Elle était d'une grâce indéfinissable.

Je me suis approché timidement.

Elle a tendu sa main. Je l'ai saisie.

J'ai dit : « Salut, moi c'est Roman. »
Elle a juste répondu : « Ana. »

Le plus âgé du groupe s'est levé d'un coup, motivant ses troupes pour retourner au bar.

Ana marchait à côté de moi et son épaule touchait parfois la mienne. Elle me jetait de brefs coups d'œil en souriant mais on n'échangeait pas un mot.

Elle portait une robe à bretelles d'un tissu noir presque transparent, des Doc montantes et un Polaroid doré en bandoulière assorti à ses cheveux, courts et blond platine.

J'ai allumé une clope, tiré quelques lattes et la lui ai donnée. Elle était encore plus belle lorsqu'elle fumait.

La fille aux épaules tatouées nous observait d'un air amusé, indifférente à ce rapprochement. Elle semblait même plutôt satisfaite et embrassa à pleine bouche le garçon à côté d'elle.

Le mec qui semblait être le leader du groupe a commandé des shots pour tout le monde. Il se faisait appeler Heinz.

On a descendu les Jäger Bomb cul sec, et on a répété le mouvement suffisamment de fois pour que nos équilibres deviennent précaires.

Ana frôlait constamment mon corps.

Il faisait une chaleur de dingue.

Sur la piste, tout le monde était maintenant quasiment nu. Le beat gras et compressé à outrance faisait vibrer nos jambes.

Ana m'a confié son Pola, s'est avancée dans la lumière stroboscopique et s'est mise à danser juste devant moi. Elle fermait les yeux, son corps ondulant au rythme d'une techno virant hardcore.

Quand elle levait les bras, sa robe remontait et je pouvais apercevoir le haut de ses cuisses. Une fièvre inconnue m'a envahi sauvagement.

Je savais qu'elle m'allumait. Je n'étais pas dupe, malgré mon état. Mais ça marchait à fond et je me sentais comme un marin perdu face à l'appel des sirènes.

Sa robe ne taisait aucun secret des courbes de son corps fin et délicat.

Impossible d'en détacher mon regard.

Elle dansait pour moi, rien que pour moi, ondoyant au ralenti sur une musique qu'elle seule entendait dans le vacarme synthétique survitaminé.

J'étais hypnotisé.

J'étais envoûté.

Elle m'avait jeté un sort, j'étais sa poupée vaudoue.

J'ai demandé une bière au barman en slip, lâchant Ana du regard quelques secondes. Il m'a fait signe que c'était la maison qui offrait en posant la bouteille devant moi. Je l'ai levée à sa santé. Il m'a adressé un clin d'œil.

J'ai bu une gorgée.

Lorsque je me suis tourné à nouveau vers le dance-floor, Ana avait disparu.

Je l'ai cherchée du regard quelques secondes, amusé, mais ne la trouvai nulle part.